





**J'AI DEMANDÉ  
AU HASARD**

Du même auteur :

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec  
Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec  
Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs.  
2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

GABRIELLE DESABERS

**J'AI DEMANDÉ  
AU HASARD**

ROMAN

## **Réalisation de la couverture :**

Plumélanie © 2023. Tous droits réservés

Crédits photos : Kouvertures.com Pexel.com Kristin Vogt

## **AVERTISSEMENT :**

***Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.***

***Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.***

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-359-5747-6

## Prologue

Du sentier côtier, un spectacle étonnant s'offre aux yeux des promeneurs matinaux. Des hommes vêtus de combinaisons blanches s'affairent à transporter vers des camions les carcasses de six sangliers morts. Ils traînent les cadavres raidis des animaux à travers un tapis d'algues vertes. Les forces de l'ordre ont établi un cordon de sécurité autour du lieu des opérations pour protéger les employés de la hargne des riverains et des touristes qui se sont massés aux abords. Le représentant du préfet et ses collaborateurs viennent de descendre de voiture sous la protection des gendarmes. Les cris et les hurlements de la foule s'intensifient. Les officiels sont hués de toutes parts :

— Vous êtes des assassins ! Aujourd'hui, ce sont des sangliers, demain l'hydrogène sulfuré tuera des hommes. Vous protégez vos intérêts et ceux de l'agroalimentaire. Vous êtes à la botte des lobbies !

Des poignées de vase lancées avec précision atteignent les costumes de ces messieurs. La maréchaussée essaie tant bien que mal d'esquiver les projectiles. Mais la tenue vestimentaire des bureaucrates n'est absolument pas adaptée à un déplacement dans le limon. Les souliers vernis s'enfoncent et déséquilibrent leurs propriétaires. À la première poussée d'un des agents pour tenter d'éviter au sous-préfet l'impact de la boue, ce dernier s'étale de tout son long, le nez dans la salade de mer. Cette chute déclenche l'hilarité et les invectives des spectateurs :

— Si vous sortiez de vos ministères, vous connaîtriez un peu le terrain ! Nos plages sont empoisonnées et l'État s'en désintéresse. Vous n'êtes que des criminels, vous niez la réalité !

— Le tourisme en crève. Les agriculteurs sont montrés du doigt alors qu'ils ne font que ce qu'on leur dit de faire !

L'homme à terre se relève. Son costume est souillé de haut en bas. Il se précipite à l'abri d'un escarpement rocheux.

— C'est ça, cachez-vous ! Vous n'avez même pas le courage de vous expliquer sur vos choix politiques. L'État veut gagner du temps. Là encore, vous allez nier que la mort de ces pauvres bêtes est en lien avec la putréfaction des algues vertes. Vous nous dégoûtez !

— Vous n'êtes que des minables ! Vous nous cachez la vérité pour mieux vous en mettre plein les poches. Vous puez autant que ce goémon !

Après cet incident fâcheux et comique, les gendarmes font reculer les manifestants de plusieurs mètres. Ses prélèvements



effectués, Charlotte en profite pour quitter discrètement le théâtre des opérations.



# 1

## **Mars 1848. Ploubazlanec. Famille Grovel.**

Les voiles de la *Marie-Jeanne* s'éloignent vers la pointe de la Trinité. Dans l'anse de Paimpol, les départs des bateaux pour la pêche suivent la variation des marées. En ce matin de début de printemps, le soleil a déjà commencé depuis quelques heures sa courbe ascendante. Ses rayons réchauffent la petite

Louise Grovel qui regarde intensément ce sloop emmener Antoine vers des aventures qui lui resteront inconnues.

Pour la première fois, son grand frère prend la mer sur le bateau de leur père. À 12 ans, comme tous les garçons du même âge dans ce village breton de pêcheurs, il commence sa carrière de mousse. Dans le cœur de Louise, la fierté de voir Antoine intégrer le monde des adultes se mêle à la tristesse de perdre son compagnon de jeu. Finies les longues courses sur la lande, finies les heures de pêche à pied, sa mère ne la laissera plus déambuler avec autant de liberté sans la surveillance de son frère.

La *Marie-Jeanne* a disparu derrière la falaise. En traînant ses sabots, Louise remonte vers le village. Ce matin, son père l'a autorisée exceptionnellement à accompagner les hommes pour ce premier départ. Elle sait qu'elle ne doit pas s'attarder, sa mère attend son aide pour les travaux ménagers. Ce soir, elle redescendra pour guetter l'arrivée des bateaux.

Deux rangées de chaumières bordent la ruelle principale du village. Les enfants jouent entre les maisons et, parmi eux, Louise remarque ses deux petits frères et ses deux sœurs cadettes. À 10 ans, elle aimerait encore participer à ces activités ludiques, mais son rôle d'aînée lui donne des responsabilités. Dès son entrée dans le logis, ses regrets sont balayés par le doux sourire de sa mère, Angélique :

— Alors, ma fille ! Les hommes ont pris la mer ? Antoine était-il content ?

— Oui, maman, j'ai attendu que la *Marie-Jeanne* passe la pointe de la Trinité. Antoine ne parlait pas. Peut-être qu'il avait peur.

— C'est possible, c'est dur de grandir.

Louise ne comprend pas vraiment le sens de ces dernières paroles, mais elle sent qu'elles marquent la fin des bavardages. Elle s'attable devant les pommes de terre à éplucher en observant le visage de sa mère, le sourire de cette dernière s'est envolé et son regard a repris sa tristesse habituelle.

Le soir, quand ils sont tous couchés dans les lits clos qui entourent la pièce, elle entend les conversations de ses parents. Elles tournent invariablement autour de leur pauvreté. Joseph, son père, répète sans cesse que les langoustes et les homards ont déserté les côtes proches de Ploubazlanec. Il tempête contre son incapacité à subvenir aux besoins de sa famille. Souvent, Angélique pleure en murmurant que tous les jours elle craint de ne pouvoir nourrir les enfants.

Louise en épluchant les légumes reconnaît la peur, la tristesse et la fatigue dans les yeux de sa mère. Depuis qu'elle a compris la détresse de ses parents, tous les soirs elle souhaite une pêche fructueuse. Elle rêve de revoir le sourire maternel. Mais, au premier regard qu'elle pose sur son père, ses espoirs s'envolent.

Les épluchures recueillies au creux de son tablier, elle se dirige vers le poulailler à l'arrière de la maison. Sa mère s'occupe jalousement de ses volailles et de son potager. Louise l'entend lors des conversations parentales nocturnes répéter que, sans ses œufs, il lui arriverait souvent de ne pouvoir donner aux enfants qu'une soupe de légumes. Cette situation la ronge, elle voudrait tellement pouvoir aider ses parents, mais comment peut-elle agir du haut de ses 10 ans ? Ce questionnement permanent à l'esprit, elle regagne la

cuisine. Dès son entrée dans la chaumière, sa mère lui explique :

— Tu as encore le temps d'aller d'un bon pas jusqu'à Paimpol avant le repas. J'ai commandé un coupon de tissu à la couturière. Tu te dépêches et tu lui dis que je la payerai à ma prochaine visite.

Louise ne discute jamais un ordre, sa mère ne l'admettrait pas. Mais se rendre par ce beau matin de printemps à travers la lande jusqu'à Paimpol est un plaisir dont elle n'a absolument pas envie de se priver. L'idée de cette promenade solitaire l'enchant. Elle n'est pas dupe, si sa mère lui demande d'effectuer cette course, c'est aussi parce qu'elle ne peut pas payer son dû à la couturière. Et cette dernière ne pourra pas présenter une facture à une enfant. Ses petites jambes sont habituées à ces grandes cavalcades. Louise avale avec allégresse les six kilomètres qui séparent Porz Even de Paimpol. Les rayons du soleil nimbent les bords de mer d'une couleur douce typique du début de printemps. Le roulement des vagues accompagne les pas de Louise. À son arrivée sur le port, elle est revigorée par cette marche matinale.

Au centre de sa boutique, Marianne, la couturière, ajuste une veste sur un homme tout en discutant avec entrain. La richesse de ce client s'affiche dans toute sa tenue. Louise s'assoit sur une chaise près de l'entrée, elle sait que les enfants bien élevés ne doivent pas couper les conversations des adultes. En attendant, elle prête l'oreille aux bavardages de Marianne. La réputation de cette femme la classe parmi les personnes les mieux informées du canton.

— Alors, monsieur Le Guerrannic, qu'est-ce qui vous amène par chez nous aujourd'hui ?

— Je suis venu rendre visite à un de mes confrères armateurs. J'ai profité d'un de mes caboteurs.

— Il est vrai que le voyage du Conquet à Paimpol doit s'avérer plus simple par la mer que par la route. Vos bateaux, que transportent-ils ? Du poisson, ou plutôt les vins que vous négociez ?

— Les deux, ma brave Marianne. Certains d'entre eux trimballent les langoustes dénichées par les Molénais et d'autres les cuvées spéciales que je marchande.

— La pêche est-elle bonne au Conquet ?

— Notre port compte très peu de marins, et pourtant nos côtes grouillent de homards et de toutes sortes de crustacés.

— Eh bien, si vous pouviez passer le message à ces bêtes de bien vouloir effectuer le voyage jusque chez nous, ce serait certainement une bénédiction pour nos marins. Ici, ils ne ramassent plus rien dans leurs casiers.

— Il me semblerait plus efficace que ce soit les pêcheurs qui viennent à la rencontre des crustacés, répond l'armateur dans un tonitruant éclat de rire.

Louise est choquée. L'hilarité de ce riche armateur la blesse. Il se moque de leur misère, lui qui n'a sans doute jamais manqué de rien. Elle voudrait grandir vite et pouvoir le faire taire. Sur le chemin du retour, la colère de Louise s'estompe tout doucement. Elle se remémore les paroles de l'armateur et ne peut s'empêcher de penser qu'il a peut-être raison. Et si son père allait chercher les homards là où ils se trouvent ? Habituellement, ses parents n'écoutent pas les

bavardages de leurs enfants, mais Louise doit réussir à faire passer cette information à son père.

En fin d'après-midi, Louise regarde la *Marie-Jeanne* approcher de la grève. Les visages des hommes sont empreints de gravité. Les matelots et Antoine sautent dans les vaguelettes qui s'écrasent sur les premiers galets. Une fois le voilier bien arrimé, Joseph leur passe par-dessus bord les quelques paniers d'osier contenant leur maigre pêche. Louise n'ose les rejoindre qu'au moment où ils commencent à remonter vers le village. En la voyant arriver, le visage de son père s'éclaire d'un léger sourire. C'est un homme rude, juste et droit, mais sa sévérité ne l'empêche pas d'aimer ses enfants et de le montrer.

— Alors ma fille, ton frère t'a manqué ? À nous, il a été bien utile ! Louise et Antoine se regardent gaiement. La rareté des compliments paternels les rend précieux.

— Je n'ai pas eu trop le temps de me rendre compte de son absence, mais j'avais hâte de vous voir rentrer.

— Comment as-tu occupé ta journée ?

— Je suis allée chez la couturière à Paimpol chercher du tissu. Il y avait un gros monsieur qui n'arrêtait pas de parler. Je crois que Marianne l'a appelé M. Guerrannic. Il racontait que, dans son village, il n'y a pas de pêcheurs mais plein de langoustes et de homards dans les environs. Ça serait bien que toutes ces bêtes viennent ici mais, le bonhomme, il riait et il disait que c'est les marins qui devraient aller au Conquet.

Louise croise le regard de son père. Elle sait qu'il l'a entendue.

— C'est où Le Conquet ? demande Antoine.



— Tout au bout du Finistère, répond Joseph. Allez, les gamins, au lieu de jacasser, marchez plus vite !

Le frère et la sœur pressent le pas pour mettre de la distance entre eux et les hommes. Dès qu'ils ont fui les oreilles indiscrètes, Antoine raconte sa journée. Il lui explique que, n'ayant pas encore la force des adultes, il ne peut pas hisser les voiles ni tirer les chaluts. Il ajoute qu'il n'a pas non plus l'expérience de la navigation. Ce préambule ne cache pas son dépit. Ce matin, il se croyait intégré parmi les hommes, et cette journée passée à exécuter toutes les tâches ingrates existantes sur un bateau lui a fait perdre de sa superbe. Louise comprend que le principal de son activité a consisté à lessiver le pont du voilier ou à servir de domestique aux matelots en leur apportant à boire et en leur transmettant les ordres du capitaine. Il précise :

— Et en plus, je suis très fatigué. Mais je suis ravi que papa vante mon utilité.

Quelques heures plus tard, dans la chaleur de son lit, Louise lutte contre le sommeil. Ce soir, elle voudrait entendre la conversation de ses parents. Elle essaie de ne pas suivre les souffles réguliers de ses frères et sœurs qui l'emportent dans les bras de Morphée. Ses yeux se ferment, elle ne saura pas si Angélique et Joseph parleront d'un avenir meilleur.



## 2

Ce matin, comme à l'accoutumée, à mon retour à l'hôtel de la Vinotière, au centre-ville du Conquet, je retrouve mes amis autour du petit déjeuner. Quand je suis ici, nous commençons invariablement notre journée par le rituel du petit déjeuner commun. Nos conversations tournent très souvent autour de la mer. À mon arrivée, ils échangent déjà sur le scandale actuel :

— La série des sangliers morts dans l'embouchure du Trieux continue. Dans la presse, ils font état d'une sixième victime en trois jours. Qu'en pense-t-on dans ton laboratoire, Charlotte ?

— On bouge. Les carcasses des animaux sont arrivées dans nos locaux, on doit procéder rapidement à l'autopsie et aux analyses. Dans la semaine, j'irai certainement effectuer des prélèvements sur place.

— Pour le moment, vous ne tirez donc aucune conclusion ? Le bruit court que les algues vertes seraient à l'origine de la mort suspecte de ces animaux. Tu y crois, toi ?

— Je n'en sais rien, il est trop tôt pour se prononcer. Ce que je peux vous dire, c'est que le spectacle n'était pas que sur la vase. En tant que toxicologue experte en ce domaine, le conseil général m'a demandé de me joindre immédiatement à l'enquête. Quand je suis arrivée sur les lieux, la police avait installé un cordon de sécurité autour de la zone où se trouvaient les carcasses des animaux. Sur l'extérieur de tout ce périmètre protégé, des représentants des associations écologiques manifestaient très bruyamment leur colère. Pour eux, il ne fait aucun doute que les sangliers sont morts après avoir inhalé les gaz toxiques issus de la putréfaction des algues vertes. Ils criaient au scandale. Ils s'en prenaient à l'incompétence des services publics qui laissent les agriculteurs utiliser à outrance les nitrates. Il est vrai que le côté incongru de ces animaux couchés sur le flanc au milieu de la vase et des laitues de mer pouvait intriguer. L'odeur qui régnait sur les lieux était insoutenable. Un mélange de relents de limon en décomposition et une senteur d'iode, qui n'avait rien à voir avec nos sels de bain, se mêlaient à la puanteur de

la mort émanant des carcasses porcines. J'ai étudié l'environnement et effectué mes prélèvements au plus vite et j'ai fui les lieux.

Je dois y retourner lundi pour travailler avec le policier chargé de l'enquête.

Mais arrêtons de parler de mon boulot ! J'ai beau l'aimer, je ne suis pas venue pour vous exposer les résultats de mes recherches, je veux penser à autre chose.

Hier, par une belle soirée d'été, j'ai laissé les éprouvettes et les pipettes pour prendre la route du Conquet. Ce petit village de pêcheurs à la pointe du Finistère m'attire irrésistiblement. Bien que la famille de mon père en soit originaire, je ne l'ai découvert qu'à mon arrivée en Bretagne. J'en suis tombée amoureuse immédiatement. Je suis consciente que ma passion pour cette bourgade du bout de la terre est certainement liée à l'affection que je porte à mes grands-parents et à la souffrance d'en être éloignée. J'ai une impression confuse de les y retrouver.

De plus, je me passionne pour les animaux marins, nombreux dans la mer d'Iroise. Par leur intermédiaire, j'ai créé de solides amitiés. Comme à chacune de mes escapades vers ce bout du monde, je vais passer une partie de cette fin de semaine à la rencontre des phoques et des dauphins sur le bateau de Marion et Fabien.

Hier matin, en quittant mon petit appartement du centre-ville de Saint-Brieuc, j'ai jeté un sac sur le siège arrière de ma voiture. Je ne suis pas une adepte des garde-robes fournies. Mon style sportif me pousse à porter invariablement des jeans, des tee-shirts et des tenns. Dans le laboratoire, la blouse qui

protège mes vêtements ne m'oblige pas à soigner mon style. Dès que je quitte mon travail, je laisse mes longs cheveux bruns et bouclés flotter dans mon dos. Ma peau hâlée par l'air marin suffit à me donner une bonne mine. Les fards ne sont pas pour moi.

Sur la route du Conquet, encore une fois le souvenir de mes grands-parents s'est imposé. J'ai été élevée par eux et principalement par ma grand-mère. Mes parents débordés par leur travail n'avaient que peu de temps à me consacrer. Mes grands-parents ont vécu toute leur enfance dans ce petit village et, avant même de m'y rendre, j'avais appris à l'aimer en écoutant leurs souvenirs de bambins. À l'adolescence, mon grand-père avait intégré l'École des mousses de Brest et, après son mariage, les aléas de la Marine nationale l'avaient amené à Toulon. Il y avait effectué toute sa carrière, ses enfants et petits-enfants y étaient nés. Au cours des années, mes grands-parents s'étaient habitués à vivre au soleil, et les voyages en Bretagne s'étaient espacés. C'est ainsi que, pour moi, Le Conquet était resté, jusqu'à ces dernières années, un village qui évoquait plus un décor de conte qu'une véritable bourgade portuaire.

Ma grand-mère me manquait et me manque toujours. J'avais espéré en venant vivre en Bretagne réussir à lui passer un message qui permette notre rapprochement.

Aux aurores, avant de retrouver mes amis autour du petit déjeuner, j'ai discrètement quitté ma chambre pour profiter du paysage léché par les rayons du soleil levant. Cette promenade matinale que je m'offre à chacune de mes visites s'apparente à un tour du propriétaire qu'effectuerait un seigneur revenant

sur ses terres après quelques combats lointains. J'aime cette solitude durant laquelle je m'approprie en pensée la totalité de ce village. Je me sens chez moi.

La journée comble toutes mes aspirations. Après nous être équipés des gilets de sauvetage obligatoires, nous prenons la mer en direction de l'archipel de Molène. Un ciel bleu limpide et un soleil resplendissant illuminent notre sortie. À peine avons-nous vu s'éloigner le phare de Kermorvan que nous sommes rejoints par les dauphins. Les cétacés jouent le long du bateau, ils sautent dans son sillage ou lui ouvrent la voie. Leur danse harmonieuse nous accompagne pendant de longues minutes. Je suis submergée par l'émotion que me provoque ce ballet marin, un sentiment de complicité avec ces animaux sauvages m'envahit. À la suite de ce spectacle improvisé, l'approche de l'île de Beniguet, de l'îlot de Trielen, puis l'entrée dans le port de Molène se vivent dans le silence et la contemplation.

Après un solide repas de crêpes, le retour en mer s'effectue dans la joie et la bonne humeur. Les dauphins de la matinée font place aux phoques qui prennent le soleil sur les rochers de Quémènès et de Litiri. Des têtes noires avec de gros yeux curieux s'approchent de l'embarcation. Le regard humain de ces imposants mollassons m'attendrit. On ne sait plus très bien qui observe l'autre !

Cette journée au grand air marin m'a épuisée et, le lendemain, après ma visite habituelle à l'église, j'arpente en solitaire les chemins côtiers, les dunes des Blancs-Sablons, les quais et les ruelles du Conquet. Un circuit balisé par l'office du tourisme permet de découvrir l'histoire du village par

l'intermédiaire d'écriteaux disséminés tout au long du chemin. L'un d'entre eux attire particulièrement mon attention, la similitude entre le parcours emprunté par de lointains marins et moi-même m'interpelle. J'apprends que le port du Conquet avant les années 1850 n'hébergeait pas de pêcheurs, son activité était principalement orientée vers le commerce. La pêche s'était développée avec l'arrivée de marins venant de Paimpol. À court de ressources dans leur région, ces hommes avaient pris la mer vers l'ouest. Ils avaient épuisé leurs côtes. Les langoustes et les homards avaient disparu. Les richesses de la mer d'Iroise les avaient poussés en quelques années à se sédentariser dans ce village.

De mon côté, ma famille a quitté Le Conquet, et moi je suis en train de m'enraciner dans les Côtes-d'Armor. Je suis très attirée par Paimpol et toute sa région, et prospecte depuis quelques semaines pour trouver une maison. Je veux m'y installer définitivement. Mes parents et grands-parents ont choisi le soleil du sud de la France, mais moi j'aspire à la douceur du climat breton. De plus, dans ce pays qui est celui d'origine de ma grand-mère, j'espère la comprendre. J'effectue le chemin inverse à celui emprunté par ces marins du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce lundi matin, au laboratoire, la réunion du début de semaine est exclusivement axée sur l'enquête en cours, portant sur les morts suspectes de sangliers dans l'embouchure du Trieux. Les premières autopsies réalisées sur les animaux ont révélé un œdème pulmonaire ainsi qu'une congestion des méninges. Les experts estiment que l'œdème pulmonaire peut être issu d'une irritation des voies aériennes survenant à



la suite d'une inhalation de gaz toxique. Le sulfure d'hydrogène que dégagent les algues vertes constitue un gaz extrêmement dangereux qui peut également déclencher la congestion des méninges. Tous s'accordent à dire que les morts répétitives de sangliers peuvent être liées aux laitues de mer.

### 3

J'ai laissé ma voiture à Lézardrieux et j'emprunte le chemin de randonnée qui longe le Trieux pour remonter vers son embouchure. J'ai rendez-vous à Loguivy-de-la-Mer avec l'officier de police qui mène l'enquête sur la mort des sangliers. Cette marche matinale me permet de repérer les lieux. De nombreux champs cultivés descendent en pente vers le lit de la rivière. Cette configuration se révèle particulièrement propice à l'écoulement des engrais chimiques et des pesticides dans les eaux toutes proches. Tout au long de ma promenade, je remarque à plusieurs endroits, sur les hauteurs dominant le cours de la rivière, d'imposants bâtiments de porcherie. Les propriétaires de ces exploitations doivent justifier d'un nombre suffisant d'hectares de terre pour épandre les déjections de ces animaux élevés en vase clos. Je me promets d'y revenir et de demander à vérifier que ce paramètre indispensable à la protection des eaux est bien respecté.

Dès mon entrée dans le café de Loguivy-de-la-Mer, je me dirige vers la personne présente derrière le bar. Ce type devait être présent quand je me suis rendu sur les lieux la semaine dernière, mais les nombreux enquêteurs et l'agitation ne m'ont pas permis de le repérer :

— Bonjour, j'ai rendez-vous avec un certain M. Leroux, savez-vous s'il est déjà arrivé ?

La jeune femme n'a pas le temps de me répondre qu'un homme d'une trentaine d'années assis au bout du bar s'approche immédiatement de moi en me tendant la main :

— Madame Gendrot, je présume. Lieutenant Leroux.

Je suis frappée par son sourire mi-charmeur, mi-ironique. Il est beau et il le sait. Le jean, le blouson de cuir noir, les cheveux bruns en bataille et la barbe de trois jours, cet homme ressemble au flic des séries télévisées de mon enfance. Ses premiers mots confirment mon impression :

— Je craignais de travailler avec un vieux chercheur chauve et assommant, je suis agréablement surpris !

— Ne jugez pas trop vite, pour la calvitie vous pouvez être rassuré, mais peut-être suis-je très ennuyeuse.

Pour visiter les lieux, je suis venue à pied de Lézardrieux et je prendrais bien un café avant de repartir.

— Je vous l'offre. Et, si vous le voulez bien, j'en profite pour vous résumer la situation.

— Je vous écoute.

— Nous avons découvert six sangliers morts dans les vases qui longent le Trieux. Les associations écologistes crient au scandale et incriminent sans aucun doute les gaz de sulfure d'hydrogène que laisse échapper la putréfaction des algues vertes. Cela étant, certains des cadavres ont été retrouvés dans

des endroits où stagne peu de cette laitue de mer. La constante reste le limon. L'été dernier, nous avons également trouvé des carcasses de sangliers, et les analyses des experts avaient conclu à des morts par étouffement dues à la présence de vase dans les voies respiratoires aériennes.

— Je vous remercie pour ces précisions mais je me suis rendue sur place la semaine dernière lors de la découverte des carcasses. J'ai pu constater de moi-même la hargne des associations écologistes.

— Je ne vous ai pas rencontrée. Je m'étonne que vous ayez pu approcher de la scène sans mon accord.

— J'étais là à la demande du préfet. Cette signature a dû suffire à l'agent qui m'a laissée effectuer mes prélèvements. Mais revenons-en aux hypothèses concernant la mort des animaux. Si je comprends bien, vous estimez que cette hécatombe n'est pas liée à la prolifération d'algues vertes sur nos côtes ?

— Absolument pas ! Je n'estime rien, je ne suis pas un expert, je suis un flic. Mon boulot est de ne négliger aucune possibilité. Je vous transmets les différentes pistes que je suis pour le moment et pour lesquelles j'ai besoin de vos analyses.

Je me tais. Quand il quitte sa panoplie de dragueur, ce type n'est plus un charmeur, il apparaît dans ses atours de professionnel.

Cette fin de matinée en compagnie du lieutenant me confirme ma première impression : les lieux où ont été retrouvées les différentes bêtes se situent aux abords de l'embouchure du Trieux. Dans ce périmètre, les exploitations les plus visibles ne sont pas les porcheries, mais plutôt les

parcs à huîtres. Je procède à quelques prélèvements d'algues vertes et de vase. Ces quelques heures passées avec Julien Leroux nous ont permis de faire connaissance et, à l'heure du déjeuner, j'accepte avec enthousiasme de partager une table dans un restaurant de Paimpol. Julien a réussi à me mettre à l'aise et je me réjouis de travailler avec lui. Notre conversation tourne autour de l'enquête, mais glisse également vers nos vies privées respectives. Je découvre que cet homme gai et sûr de lui souffre de son récent divorce. Sa femme l'a quitté non pas pour une autre personne, mais parce qu'elle désirait voyager, s'évader, s'échapper. Il n'a pas compris et s'est senti profondément rejeté. Il admet que son métier lui laisse peu de temps pour les loisirs et que ses horaires fantaisistes ont pu lasser son épouse, mais elle n'a même pas évoqué ces inconvénients inhérents à la vie quotidienne d'un policier. Elle aspirait à la liberté. Il ne veut plus faire confiance à une femme.

Notre conversation est interrompue par la sonnerie du téléphone de Julien. Il quitte la salle de restaurant pour prendre la communication et je l'observe à travers la vitrine. Son air concentré m'intrigue. À son retour à table, il me révèle immédiatement la teneur de son appel :

— Je crois que l'affaire se corse. Les services sanitaires viennent de signaler trois cas d'intoxication alimentaire. Les malades ont tous mangé dans des restaurants de Ploubazlanec ou de Paimpol. Je dois aller rendre une visite à ces établissements. Veux-tu m'accompagner ?

Je souris en entendant ce tutoiement spontané et lui réponds positivement.

La route vers Ploubazlanec s'ouvre sur un panorama majestueux. La marée basse laisse affleurer les rochers et cet éparpillement d'îlots qui fleurit sur la mer apparaît telle une chaussée de géants.

Quand nous nous présentons aux cuisines du premier restaurant, la brigade est au complet, le service vient de s'achever. Julien demande à s'entretenir personnellement avec le patron et le chef :

— Messieurs, un de vos clients présents lors du repas de dimanche midi est hospitalisé pour une intoxication alimentaire. Rassurez-vous ! Il est hors de danger. À cette heure, nous avons détecté trois cas sur la région donc nous n'incriminons pas l'hygiène de votre cuisine ni la fraîcheur de votre nourriture, mais plutôt la qualité de l'un des produits servis. L'état du malade ne nous a pas permis de l'interroger, il n'a donc pas pu nous renseigner sur son menu. Il s'appelle M. Coleu. Est-ce que l'un de vous ou de vos garçons de salle pourrait se souvenir de ce qui lui a été servi ?

L'après-midi nous suffit pour boucler la visite des trois restaurants concernés. Après ce marathon des lieux de gourmandise, quand je quitte Julien j'en profite pour pousser la porte d'une agence immobilière, cette plongée dans le monde paimpolais a attisé mon envie de m'installer dans ce pays. Mes exigences à propos de mon futur logis amènent la négociatrice à me prévenir que ce type de bien ne va pas être facile à dénicher. J'en ai totalement conscience, mais je ne suis pas pressée. Je rêve d'une vieille maison bretonne en pierre, très proche de la mer et dans l'idéal avec une vue sur l'océan. Dans ma chaumière, je veux ressentir une âme forgée par les générations qui se seront succédé dans ses murs. Ma

grand-mère m'a décrit la maison de ses parents dans laquelle elle a vécu toute son enfance, cette demeure fantasmée correspond au nid dans lequel je veux m'abriter. La poésie de ma demande fait sourire la vendeuse, qui a une vision plus pratique et fonctionnelle des maisons qu'elle négocie. Quoiqu'il en soit, le côté irréalisable de la recherche stimule la jeune femme. Immédiatement, elle me propose de visiter quelques biens de son catalogue pour nous permettre à toutes les deux de nous mettre en phase.

## **4**

### **Décembre 1881. Varsovie. Famille Kolsky.**

Helena et Nicolas Kolsky redoutent cette période de Noël. Comme chaque année, ils craignent que le prêtre de l'église de la Sainte-Croix délivre à nouveau son sermon rempli d'invectives contre les Juifs, ce peuple responsable de la crucifixion horrible de son dieu et donc méritant amplement



toute punition que l'on jugerait bon de lui infliger. Avec de tels mots de haine, ce moment de joie chrétienne signifie exactement le contraire pour eux, les Juifs. Ces jours, qui sont normalement destinés à s'aimer les uns les autres, sont très souvent marqués par des attaques antisémites en tous genres.

La neige recouvre Varsovie. Helena, qui vit une fin de grossesse fatigante, ne sort plus beaucoup de chez elle. Marcher dans ces rues glissantes et par ce froid glacial n'est pas conseillé dans son état. Tous les jours, emmitouflée, elle prend l'air pendant quelques instants à la fenêtre de son appartement. Le châssis sombre de l'ouverture crée un cadre contrasté avec la pâleur de sa peau. Ses boucles brunes adoucissent la profondeur de ses grands yeux noirs. Sa longue silhouette alourdie est drapée dans une robe de velours vert qu'orne un collier de perles. Elle aime ce quartier central de Varsovie et la vue animée qu'elle embrasse de sa fenêtre. Son appartement fait face à l'église de la Sainte-Croix, et l'activité de la rue en ce jour de Noël est à son apogée.

Les cloches ont cessé de sonner depuis de longues minutes et la messe doit être bien avancée quand Helena entend une énorme clameur s'échapper de l'église. Les grandes portes sont bousculées violemment et des gens se précipitent vers l'extérieur en criant : « Au feu ! » Maintenant que le lieu de culte est ouvert, des rugissements de souffrance emplissent la rue. Nicolas, alerté par les hurlements, a rejoint sa femme près de la fenêtre. Les mouvements de foule s'amplifient. Les pratiquants essaient de fuir l'église. Des personnes tombent et sont piétinées. Nicolas éloigne son épouse et ferme la baie vitrée :

— Ne reste pas visible, cette situation peut devenir dangereuse. Je vais descendre avec ma trousse. Durant mon absence, n'ouvre à personne.

Helena est terrifiée. Le spectacle qui s'offre à elle lui fait craindre pour la sécurité de son mari. Dans quelques minutes, il va se jeter dans cette cohue pour essayer de porter secours aux blessés. Depuis qu'elle est devenue femme de médecin, elle a compris que, pour Nicolas, ses soins aux malades passeront toujours avant le bien-être de sa famille. C'est aussi pour cette grande capacité à se dévouer qu'elle l'aime. Mais être aujourd'hui l'observatrice privilégiée de ce qu'on pourrait appeler un champ de bataille, sur lequel son mari va devoir officier, la terrorise. Retranchée derrière le léger rideau, elle contemple les corps éparpillés sur le sol et les lambeaux de vêtements abandonnés. Des femmes hurlent en tenant des bébés inanimés dans leurs bras. Le flot des individus fuyant l'église s'est tari. Les derniers sont sortis en portant des blessés dégoulinants de sang. La clameur de panique s'est transformée en cris et gémissements de douleur, qu'étouffe temporairement la sirène des pompiers qui pénètrent sur place. Helena aperçoit Nicolas qui se dirige vers les secouristes. Elle est soulagée qu'il ne soit plus le seul soignant dans cette apocalypse. Absorbée par cette tragédie, c'est en découvrant le camion de lutte contre le feu qu'Helena s'étonne de n'avoir vu aucun signe d'incendie depuis le début du chaos. Cette bousculade mortelle ne serait-elle due qu'à une fausse alerte ?

En cette année 1881, le jour du Noël chrétien coïncide avec un dimanche. Ce n'est qu'au moment où Helena s'éloigne de son poste d'observation pour tenter de se remettre de ses

émotions qu'elle se souvient qu'ils ont invité à déjeuner Olga et Serge Edelman, l'ami d'enfance de Nicolas. Ses yeux se portent sur l'horloge du salon, elle est médusée de constater qu'il n'est que 11 h 30. La scène douloureuse qu'elle vient de vivre lui avait semblé s'éterniser. Elle se hâte vers l'office en espérant que le grand adolescent de sa cuisinière pourra courir jusqu'au domicile de leurs invités pour les avertir de ne pas s'approcher de leur quartier troublé :

— Magda, pouvez-vous demander à votre fils de se précipiter jusqu'au 3, Kredytowa pour prévenir nos amis les Edelman qu'ils ne se risquent pas dans notre rue ?

— Ah, je voudrais bien, madame, mais ce vaurien s'est empressé d'aller traîner dehors dès les premières clameurs de la catastrophe. Puis, moi, j'ai préparé le repas, je préférerais que vos invités viennent, je n'aime pas gaspiller la nourriture.

Helena se résigne. Elle n'est pas en état de descendre dans la rue, l'embonpoint de la cuisinière ne lui permettrait pas d'arriver assez rapidement, et Nicolas n'est toujours pas rentré. Elle choisit de dresser une belle table en espérant que ses amis se rendront jusque chez eux sans encombre. Son mari décidera-t-il de quitter tous ses blessés pour se joindre à eux ? Rien n'est moins sûr.

Quelques minutes plus tard, elle accueille avec empressement Olga et Serge. Olga est une petite femme pulpeuse très souriante. Le froid, qui lui a piqué les joues, complète la palette de couleurs de son visage. Il est entouré par le noir de jais de ses cheveux. Le bleu lumineux de ses yeux et sa peau diaphane l'éclairent. À côté d'elle, son mari paraît très grand dans sa redingote ajustée, il porte une barbe

très bien taillée et le regard amoureux qu'il adresse à sa femme ne laisse planer aucun doute sur l'affection qu'elle lui inspire.

— Je suis soulagée de vous voir. Je craignais que la panique qui s'est emparée des personnes présentes dans l'église ne se propage à tout le quartier, rendant votre déplacement périlleux.

— Il est vrai qu'en sortant de chez nous nous avons été surpris par la tension qui régnait dans la rue, déclare Serge.

— Oui, mais ce n'est qu'en arrivant devant chez vous que nous avons compris qu'une catastrophe s'était produite dans l'église de la Sainte-Croix, ajoute Olga. Savez-vous ce qu'il s'est passé ?

— Au début de l'émeute, j'ai entendu crier « au feu ! » mais, pour le moment, je n'ai vu aucune trace d'incendie. Nicolas est parti porter secours aux blessés. J'espère qu'il ne va pas tarder à rentrer, il pourra certainement nous en dire plus.

Au même moment, le maître de maison, échevelé et portant toujours sa trousse médicale à la main, pénètre dans la pièce. Malgré le désordre de sa tenue, on sent chez cet homme svelte et élancé le gentilhomme. Ses yeux bruns laissent transparaître toute la bonté qui l'habite. Il engage immédiatement la conversation d'une voix posée :

— Effectivement, je détiens quelques explications. Mais s'agit-il réellement d'informations ou de rumeurs, je n'en sais rien. En tout cas, comme à l'accoutumée, les Juifs sont incriminés. Je vais me rafraîchir et je vous transmets les bavardages de rue.

Les cheveux disciplinés, une chemise propre enfilée et un verre à la main, le médecin raconte :

— Le mouvement de panique dans l'église bondée a été provoqué après une fausse alerte d'incendie. À la vue de mes premières constatations, j'ai dénombré au minimum vingt-neuf personnes mortes dans la bousculade. D'après les premiers témoignages recueillis par la police, cette alerte criminelle aurait été lancée par des pickpockets qui avaient prévu cette ruse pour pouvoir voler les gens pendant le moment de panique. Je ne sais pas si qui que ce soit a déclaré avoir été dépouillé. De plus, juste avant que je quitte le parvis de l'église, j'ai entendu un groupe de curieux assemblé sur la place assurer que deux des pickpockets étaient juifs et avaient été interceptés dans le monument.

Serge rebondit immédiatement :

— Donc la fausse alerte au feu n'avait comme seul but que de créer un mouvement de panique, autrement il ne s'agit que de témoignages et de commérages basés sur aucun fait vérifiable ?

— Exactement ! Je me dis que je deviens paranoïaque, mais je suis tenté de penser qu'il s'agit encore une fois d'une mascarade criminelle pour discréditer les Juifs. J'ai peur que les jours à venir soient mouvementés.

En maîtresse de maison accomplie, Helena souhaite qu'on essaie d'oublier cette tragédie pour apprécier ce repas amical. Les hommes s'exécutent, et ce n'est qu'autour du café et de la liqueur servis pour eux dans le bureau de Nicolas qu'ils échangent leurs impressions sur l'événement dramatique de l'église de la Sainte-Croix :

— Maintenant que nous sommes tous les deux, Nicolas, que penses-tu de cette émeute ?

— Rien de bon ! Nous en avons déjà parlé, mais je crains de plus en plus pour notre sécurité et pour celle de tous les Juifs dans ce pays. L'antisémitisme s'amplifie sans cesse.

— Mon père n'arrête pas de répéter que, depuis que la Pologne vit sous la domination des Russes, notre situation n'a fait que se dégrader. Depuis plusieurs années à la tête de sa banque, il a créé des succursales dans plusieurs pays européens et également aux États-Unis. Il veut protéger ses intérêts et ceux de ses descendants, mais aussi pouvoir nous offrir des portes de sortie si nous décidons d'émigrer. Il vient de me proposer la gestion de notre antenne bancaire française.

— Es-tu tenté ?

— Je connais Paris, c'est une très belle ville, où il fait bon vivre. C'est bien en France que vous êtes allés, Helena et toi, pour votre voyage de noces ? Avez-vous apprécié ce pays ?

— Oui, nous avons visité la capitale, flâné sur les bords de la Seine, pillé les bouquinistes des quais et, par-dessous tout, expérimenté avec enthousiasme la literie française !

Le rire des deux hommes se mêle avant que Nicolas ne revienne sérieusement sur le début de leur échange :

— Tu ne m'as pas répondu : as-tu envie d'aller vivre à Paris ?

— En fait, c'est un peu plus compliqué que cela. Émigrer implique de se retrouver seul dans un environnement inconnu. Je souhaite quitter Varsovie et l'ambiance de plus en plus délétère que nous supportons, nous les Juifs. Paris me plaît. Mais j'aimerais qu'Olga et moi ne soyons pas isolés dans cette expérience. J'ai demandé à mon père de diligenter une enquête

sur les possibilités d'installation qui peuvent se présenter pour un médecin polonais en France. Les conclusions s'avèrent plus que positives. Serais-tu tenté de quitter la Pologne avec moi ?

Nicolas est interloqué, il ne s'attendait pas du tout à une proposition de ce type.

